

Daniel Marguerat (Université de Lausanne)

Entrer dans le monde du récit. Une présentation de l'analyse narrative

Entrer dans le monde du récit. Le titre donné à cet article¹ signale d'entrée de jeu une consonance avec les travaux de Paul Ricœur sur la narrativité. Je vais d'ailleurs montrer à quel point l'analyse narrative est redevable d'exister, entre autres, à Paul Ricœur. Mais, comme on le verra, de nombreux critiques littéraires et de nombreux théoriciens des sciences du langage, essentiellement américains, ont contribué à faire naître ce type de lecture qu'on dénomme l'analyse narrative. C'est toutefois à Ricœur que l'on doit la formule "monde du texte" (une formule qui dérive de la théorie des "mondes possibles", issue de la philosophie de Leibniz). Le monde du texte est ce monde que le récit propose et déploie devant lui, un monde qui a son intrigue, son réseau de personnages, son système de valeurs, ses codes de communication.

Prenons le récit biblique des origines (Genèse 1-11), par exemple. Il nous frappe par un afflux de catégories mythiques : la fabrication du monde par la divinité, le couple humain primordial, un serpent qui parle et Dieu qui se promène dans le jardin des délices, l'idée d'un déluge cosmique, la notion prométhéenne de la tour de Babel... tout un code de représentations, propre à l'univers mythique, travaille le récit, un code connu du lecteur/auditeur du texte, et grâce auquel se construit le monde du récit. Tout texte aligne une série de représentations agencées selon un code; ce code doit être connu, ou alors appris par le lecteur, de façon à permettre le déploiement du monde du récit.

Car c'est bien le lecteur, la lectrice qui déploie le monde du texte par l'opération de lecture. C'est bien lui qui déroule le monde du texte à partir de ce que le texte dit, mais aussi de ce que le texte ne dit pas, donc à partir de ce qu'il présuppose implicitement. Umberto Eco a développé dans *Lector in fabula* cette idée de la coopération interprétative du lecteur, une coopération que requiert le texte pour être lu, c'est-à-dire pour être déchiffré dans ce qu'il dit et dans ce qu'il laisse entendre.

Ma réflexion va porter sur ce point, exactement. Entre le récit et le monde du récit s'interpose une opération, qui est l'opération de lecture, par quoi le lecteur parviendra à construire et à habiter un univers que lui propose le texte. Mais sur quels éléments travaille la lecture ? Quelle stratégie le narrateur a-t-il pratiquée pour orienter la lecture ? Quel jeu se déroule entre le dit du texte et son non-dit ? Par quels moyens le narrateur déclenche-t-il adhésion ou répulsion envers ses personnages ? Comment fait-il connaître son système de valeurs ? Que cache-t-il au lecteur ? Voilà le type de questions auxquelles s'intéresse l'analyse narrative.

L'analyse narrative s'attache à déterminer par quelles procédures le narrateur construit un récit que l'opération de lecture va déchiffrer pour en libérer l'univers narratif. L'analyse narrative se donne ainsi les moyens d'identifier l'architecture narrative du texte

¹ Ce texte reprend une conférence donnée à l'Institut catholique de Paris le 18 octobre 1995; il en a conservé le style parlé, limitant les notes à l'indispensable. En fin d'article, une bibliographie rassemble les références citées au fil du texte.

qui, par la magie de la lecture, va déployer ce monde où le lecteur, la lectrice est convoqué à entrer.

Mon étude se présente en cinq étapes.

La première retrace brièvement l'historique de l'analyse narrative, pour expliquer les facteurs ayant conduit à l'émergence de ce nouveau type de lecture. La deuxième étape définira le statut épistémologique de l'analyse narrative, tenant compte du fait que toute lecture se définit par le questionnement qu'elle adresse au texte. La troisième étape sera méthodologique : quels sont les instruments conceptuels forgés par cette lecture ? La quatrième consistera en une application de l'analyse narrative à trois textes. La cinquième étape, conclusive, évaluera les possibilités herméneutiques offertes par ce type de lecture.

1. La narrativité revisitée

On pourrait se demander : de quand date la narrativité biblique ? Trouve-t-elle son origine dans la fixation des premiers grands cycles narratifs (celui de David, de l'Exode, d'Abraham ou de Jacob) ? Ou la narratologie (qui est la science de la narrativité) naît-elle sous la plume de Robert Alter, qui en 1981 publie *The Art of Biblical Narrative*, première monographie consacrée à la narrativité biblique comme phénomène littéraire ?

Le phénomène littéraire du raconter n'a bien entendu pas attendu Robert Alter pour exister, mais le concept apparaît avec lui. Le mouvement qu'impulse Alter va très rapidement s'étoffer aux États-Unis, donnant naissance à un véritable courant de lecture, le *narrative criticism*. Mais ce courant n'invente rien. Il redécouvre, à l'aide d'outils qu'il forge pour cette tâche, de quoi se compose l'art millénaire de raconter - un art qui est constitutif de la tradition biblique, de la foi d'Israël comme de la foi des premiers chrétiens. Car Israël, et à sa suite la première chrétienté, a vécu de formuler son identité par le récit. C'est ce processus d'anamnèse narrative, sans cesse repris dans la reformulation des récits et dans la réécriture midrachique, qui a permis à la foi juive, puis à la foi chrétienne, de remémorer les événements fondateurs du passé et d'établir leur pertinence théologique dans le présent. Bref, pour Israël comme pour l'Église, la narrativité est à la fois une forme littéraire du kérygme et la médiation de l'identité croyante.

Je souligne ici d'emblée l'enjeu théologique de l'analyse narrative. Si la narrativité est constitutive de l'anamnèse croyante, qui est une anamnèse de l'histoire, alors la catégorie narrative n'est pas à regarder comme un simple procédé rhétorique étranger au contenu qu'il véhicule. La catégorie narrative fait sens théologiquement, comme une forme indissociable du kérygme, de la même façon que l'histoire évangélique de Jésus de Nazareth est la forme incontournable d'un énoncé d'incarnation.

Le début des années 80 va marquer la reconnaissance scientifique de la narrativité en tant que phénomène littéraire, qui du coup se trouve revisitée. L'ouvrage de Robert Alter arbore trois caractéristiques, qui définissent assez bien ce nouveau type de lecture : 1) l'auteur est un critique littéraire de culture juive; 2) il est Américain; 3) son livre paraît au début des années 80.

Je m'explique.

1. Robert Alter n'est pas un théologien, mais un spécialiste de la littérature, de culture juive : il connaît aussi bien le midrach qu'Homère et cite autant Ibn Esra que Charles Dickens. L'intérêt qui le porte vers le texte est nettement littéraire, ce qui a pour effet de sortir la Bible de l'isolement culturel où elle se trouve enfermée pour la plonger dans le grand fleuve de la narrativité mondiale. Sa question : comment les procédés

narratifs en usage dans la littérature antique et moderne émergent-ils dans le texte sacré ? On perçoit ici que le *narrative criticism* va se construire en un carrefour d'interdisciplinarité, où littéraires, linguistes et exégètes se trouvent liés par un intérêt commun.

2. L'appareil de lecture de l'analyse narrative se construit aux États-Unis, et à mon avis, cette origine lui confère automatiquement des qualités et un défaut. Les qualités : la constitution de l'appareil méthodologique bénéficie du pragmatisme américain et du pouvoir d'intégration qui règne outre-Atlantique. C'est ainsi que l'analyse narrative engrange les fruits de travaux théoriques menés aux États-Unis par Seymour Chatman (la rhétorique narrative), Wayne Booth (l'ironie) et Boris Uspensky (la poétique du récit), en France par Gérard Genette (narration et diégèse) et Paul Ricoeur (la temporalité narrative), en Allemagne par Wolfgang Iser (la réponse du lecteur). Le défaut : le marché culturel américain, qui pratique les effets de mode, conduit certains narratologues à présenter leur analyse comme un type de lecture exhaustif et autonome; on verra plus loin pourquoi je ne me rallie pas à cet argument publicitaire.

3. Le livre d'Alter paraît au début des années 80. Quelle période avait donc précédé ? En France, les années 70 font les jours glorieux de la sémiotique (le dictionnaire de A.J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique*, paraît en 1979). Aux États-Unis, l'atmosphère est à la perte de crédibilité de la critique historique; on recherche des lectures alternatives. Malgré une (très) faible réception de la théorie sémiotique, l'intérêt outre-Atlantique va plutôt se porter vers les lectures pragmatiques; on désigne par là les lectures axées sur l'effet du texte sur les destinataires : rhétorique et analyse narrative, y compris les sous-lectures situées dans sa mouvance (critique de la réponse du lecteur et déconstructionnisme). L'analyse narrative examine par quelle stratégie le narrateur exerce sur le lecteur l'effet qui conduira son entrée dans le monde du texte. Sa sœur jumelle est l'analyse rhétorique, qui opère une démarche similaire en contexte argumentatif.

On dira donc qu'à la différence de la sémiotique, une lecture pragmatique n'isole pas l'énoncé textuel de son contexte de communication; elle postule en outre qu'une intention d'auteur² régit la communication narrative, visant à programmer la lecture. Le divorce épistémologique avec l'analyse structurale est donc consommé.

En revanche, l'héritage de la sémiotique dans l'analyse narrative est certain. On partage du côté de la narratologie le parti-pris synchronique : le texte est envisagé comme une totalité signifiante, et on observe comment le texte construit progressivement ses valeurs et ses contenus sémantiques; tout intérêt diachronique pour la généalogie du texte est répudié. De plus, des outils sont empruntés à la sémiotique, que ce soit au niveau syntagmatique (la notion d'intrigue reprend le programme narratif greimasien) ou au niveau paradigmatique (la typologie des personnages est héritée de Propp³).

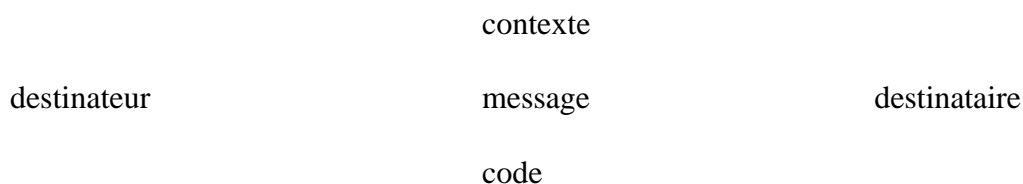
Ce rapport de proximité avec l'analyse structurale fait élargir la question : comment l'analyse narrative se situe-t-elle face aux autres lectures ?

2. Narratologie et communication

² L'intention d'auteur dont on parle ici doit être comprise au sens de la narratologie, et non de la psychologie. Il s'agit pas de l'auteur réel (historique), auquel remonte la paternité du texte, mais de l'auteur implicite, sujet de la stratégie d'écriture. Lui attribuer une intention postule que le texte est rédigé en vue d'être déchiffré d'une certaine façon, et que cette programmation de la lecture se repère à des indices de compréhension inscrits à même le texte. Du point de vue narratologique, la programmation de la lecture correspond à l'*intentio operis*, et non à l'*intentio auctoris*, suivant la taxinomie d'Umberto Eco (*Les limites de l'interprétation*, Paris, 1992, p. 29-32).

³ Sur ces outils de la sémiotique narrative, et leur ascendance formaliste, voir par exemple J.M. Adam, *Le texte narratif*, Paris, 1994, p. 20-56.

J'emprunte à Roman Jakobson un schéma qui formalise la communication verbale⁴ :



Ce schéma dissocie les deux faces de tout message linguistique : d'une part, il renvoie au contexte, c'est-à-dire au monde représenté (fonction référentielle); d'autre part, il renvoie à un ensemble de signes verbaux que régit un code linguistique (fonction métalinguistique). R. Fowler a proposé d'appeler mimétique l'axe vertical (contexte-message-code), et d'appeler rhétorique l'axe horizontal (destinateur-message-destinataire)⁵. L'axe mimétique correspond à la représentation, l'axe rhétorique étant celui de la communication.

Le schéma de Jakobson permet de différencier les lectures historico-critique, sémiotique et narrative, en montrant qu'elles se situent sur des trajectoires dissemblables.

L'analyse historico-critique répond à la question : qu'est-ce que le texte a signifié au temps de son énonciation première ? Elle se centre sur la fonction référentielle, pôle nord de l'axe de la représentation : il s'agit de reconstruire historiquement la réalité à laquelle renvoie le texte.

L'analyse sémiotique a pour question : comment le texte produit-il du sens ? Le texte est lu comme un système de signaux dont il s'agit de saisir l'organisation en réseau. On se situe ici sur le pôle sud de l'axe de la représentation.

L'analyse narrative se situe clairement sur l'axe de la communication destinateur-destinataire. Sa question : comment le destinateur communique-t-il son message au destinataire ? La recherche porte sur la structuration permettant au message d'atteindre l'effet voulu sur le récipiendaire.

Se pose alors une question qui a l'air simple, mais ne l'est pas : qu'est-ce que l'analyse narrative entend par destinateur/destinataire et qu'entend-elle par message ?

Je commence par le message. Préciser ce qu'on entend par "message" revêt la plus grande importance, car l'analyse narrative naît de cette définition. Toute nouvelle lecture naît d'une séparation originaire. L'analyse narrative, elle aussi, situe sa fondation dans un geste de fracture. Seymour Chatman en est l'auteur, lorsque dans son étude de la fiction *Story and Discourse* (1978), il propose de séparer *story* et *discourse* comme on distingue le signifié du signifiant. L'axiome initial de la narratologie était énoncé.

Je propose pour équivalent français "histoire racontée" (*story*) et "mise en récit" (*discourse*). On appellera donc "histoire racontée" le signifié, c'est-à-dire les événements racontés abstraits de leur disposition dans le récit et reconstruits dans leur ordre chronologique. On appellera "mise en récit" le signifiant, c'est-à-dire le mode d'exposition de l'histoire racontée, ou si l'on préfère, la rhétorique narrative. En simplifiant beaucoup, on peut dire que les évangiles synoptiques présentent trois variations dans la mise en récit de la même histoire racontée. L'analyse narrative se voue à observer comment le narrateur met en récit l'histoire racontée à l'intention de ses lecteurs.

⁴ *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963.

⁵ R.M. Fowler, *Let the Reader Understand. Reader-Response Criticism and the Gospel of Mark*, Philadelphia, 1991, p. 54-56 (l'auteur se fonde lui-même sur Paul Hernadi).

Qu'en est-il du couple destinataire/destinataire ? Par destinataire, la narratologie n'envisage pas l'auteur historique (réel) de l'oeuvre, mais l'auteur implicite, qui est une image littéraire d'auteur : c'est l'auteur tel qu'il se donne à connaître au travers de ses choix d'écriture. L'auteur implicite est le sujet de la stratégie textuelle telle qu'elle se manifeste à l'analyse.

Sur le pôle du destinataire, la narratologie ne place pas le lecteur réel (historique ou actuel), mais le lecteur implicite, qui est encore une fois une image de lecteur reconstructible à partir du texte; il s'agit de l'auditoire imaginé que se fixe l'auteur dans la communication narrative. La définition du lecteur implicite est toutefois sujette à variation parmi les narratologues; les uns insistent plus sur les compétences de savoir requises de lui par le narrateur (le lecteur implicite de l'évangile de Marc, par exemple, connaît l'Écriture mais ignore l'hébreu; Mc 12,36 et 15,34); d'autres, à la suite de W. Iser, visent plutôt le récepteur idéal construit par le texte, et apte à en saisir toutes les significations dans la perspective induite par l'auteur.

Bilan épistémologique. Le statut épistémologique de l'analyse narrative est clairement situé sur l'axe de la communication, ce qui explique qu'il ne participe pas de l'opposition frontale déclarée entre la critique historique et la lecture structurale (axe mimétique). Son questionnement, dirigé vers l'effet recherché sur le destinataire, exclut toute saisie sur la nature et la pertinence de la visée référentielle du texte; autrement dit, la narratologie s'interdit de remonter en deçà de l'histoire racontée et de se prononcer sur les faits mis en récit.

À son crédit, on notera que la narratologie abandonne la naïve confusion (positiviste) de l'historico-critique entre le plan littéraire et le plan historique; il n'est plus permis de confondre l'homme Saul de Tarse avec l'écrivain Paul, de même qu'on instillera le doute quant à savoir si les lecteurs implicites de l'évangile de Matthieu coïncident avec les destinataires historiques de l'écrit.

Par contre, la mise à l'écart de la fonction référentielle et le parti-pris synchronique révèlent les limites de l'entreprise; l'analyse narrative ne saurait, pas plus que tout autre lecture, revendiquer un rapport exhaustif avec le texte. Les exégètes savent trop bien à quel point le contexte de communication des écrits bibliques est historiquement et culturellement situé, si bien que la recherche des codes de communication ne peut faire l'économie d'une connaissance de la culture de l'auteur; celle-ci lui sera fournie par la critique historique. On discerne mieux de quoi se compose l'acte de lecture : l'articulation de plusieurs types d'approche est indispensable à saisir l'objet textuel dans sa dimension pluridimensionnelle. L'analyse narrative a son rôle, nécessaire mais non suffisant, à jouer dans l'aventure herméneutique. Comment le joue-t-elle ? Il importe maintenant de se pencher sur les procédures analytiques qu'elle met en oeuvre.

3. Les outils de l'analyse narrative

La narratologie a conçu une série de concepts opératoires, dont je présente les plus importants. Ils sont au nombre de six⁶.

Premier concept : l'intrigue.

Suivant une définition empruntée à Ricœur, on nommera intrigue le mouvement intégrateur du récit qui articule entre elles une série d'actions pour en faire une histoire continue.

⁶ Pour une présentation des procédures d'analyse narrative, on peut consulter : J.L. Ska, *"Our Fathers Have Told Us". Introduction to the Analysis of Hebrew Narratives*, (Subsidia biblica 13), Rome, 1990 ou J.N. Aletti, *L'art de raconter Jésus Christ*, Paris, 1989 (avec un lexique).

L'intérêt pour l'étude des évangiles réside dans la distinction entre une intrigue épisodique, limitée au micro-récit, et l'intrigue unifiante qui est celle du récit porteur; on procédera différemment selon que l'on s'adresse à une séquence limitée (Lc 7,36-50) ou que l'on envisage le macro-récit (Lc 7,1-9,6). Autre distinction opératoire : l'intrigue de résolution (qui met en avant l'action transformatrice) se différencie d'une intrigue de révélation (culminant sur un gain de connaissance pour le lecteur). Question : le récit de guérison de Lc 7,1-10 pointe-t-il sur une résolution ou sur une révélation ?

Deuxième concept : la gestion des personnages

La narratologie travaille avec une typologie des actants d'origine structurale : héros, anti-héros, sujet en quête d'objet, adjuvant, etc. Cependant, elle s'intéresse à savoir comment les personnages sont construits dans le récit : d'où vient l'information qui est nous est donnée sur eux ? d'un autre personnage ? du narrateur ? La source est évidemment indicatrice du statut et de la fiabilité de l'information.

Ainsi le murmure de la foule autour de Zachée "c'est un *pécheur*" (Lc 19,7) n'aura pas le même crédit que l'énoncé du narrateur "les Pharisiens, *qui aimaient l'argent*, écoutaient..." (Lc 16,14). Les narratologues parleront dans le premier cas d'un énoncé intra-diégétique (la foule est un personnage interne à l'histoire racontée, que Genette appelle diégèse); dans le cas de l'énoncé du narrateur, celui-ci n'appartenant pas à l'histoire racontée, ils parleront d'une instance extra-diégétique. J'y reviendrai plus loin.

Troisième concept : la position du narrateur

C'est la question : qui voit dans le récit ? Genette a forgé un vocabulaire qui permet de différencier trois types d'intrusion narrative⁷. On parlera de focalisation *interne* lorsque le narrateur nous associe à l'intériorité d'un personnage ("il se dit en lui-même"). La focalisation *externe* coïncide avec ce que constaterait tout spectateur de la scène ("il entra dans la maison"). La focalisation *zéro* correspond à une vision grand angle qui abolit les limites du temps et de l'espace ("il était malade depuis longtemps et venait de loin"). Je développerai plus loin ce jeu de focalisations.

Quatrième concept : la temporalité

Contrairement à la sémiotique qui déchronologise le récit, la narratologie porte beaucoup d'attention à la gestion de la temporalité. Il y a en effet le temps de l'histoire racontée, fixé par le calendrier, et il y a le temps du récit; ces deux temps ne coïncident pas, et le récit va jouer de ces distorsions. Ce jeu avec le temps, que déploie la rhétorique narrative, peut intervenir sur deux registres : l'ordre ou la vitesse⁸.

Sur le registre de *l'ordre*, le retour en arrière ou analepse fait mémoire du passé (cas typique : les citations d'Écriture dans le Nouveau Testament); le cas inverse sera la projection dans le futur ou prolepse (cas typique : les annonces de la Passion-résurrection). On voit bien que dans les deux cas, la régie du temps contribue à la signification, puisqu'elle fait appel à une intrigue passée ou à une intrigue future en vue de donner sens au présent.

Sur le registre de la vitesse, le temps du récit varie puisqu'il peut s'attarder longuement sur un épisode (la scène), ou synthétiser plusieurs actions (le sommaire), ou encore passer sous silence (l'ellipse). Dans une oeuvre historiographique comme les Actes des apôtres, il est instructif de voir sur quelles périodes s'est attardé le narrateur et lesquelles il a comprimées dans de courtes notices⁹.

⁷ G. Genette, *Figures III*, Paris, 1972, p. 203-211.

⁸ Voir là aussi G. Genette, *Figures III*, p. 77-144.

⁹ Je me suis livré à ces calculs dans un article : "Raconter Dieu", in : P. Bühler et J.F. Habermacher, éd., *La narration. Quand le récit devient communication* (Lieux théologiques 12), Genève, 1988, p. 83-106, surtout 94-106.

Cinquième concept : le cadre

La couleur d'un récit dépend fréquemment des traits, apparemment anodins, par lesquels le narrateur fixe un cadre, qu'il s'agisse du temps, de la géographie ou du contexte social. Il n'est assurément pas indifférent que Judas quitte Jésus pour le trahir alors qu'il fait nuit (Jn 13,30), que le premier exorcisme de Jésus chez Marc se produise dans une synagogue (Mc 1,21), ou que le premier converti de Paul soit un proconsul romain (Ac 13,12). La métaphorisation du cadre est courante chez les auteurs bibliques¹⁰.

Sixième concept : le point de vue du narrateur

Quel système de valeurs sous-tend la mise en récit ? Où se perçoit l'idéologie qui habite le récit ? Quelle hiérarchie de valeurs met-il, parfois subrepticement, en place ? Car il y a de la ruse, de la part du narrateur, lorsqu'il induit chez le lecteur une sympathie ou une antipathie à l'endroit d'un personnage de l'histoire racontée. Mais comment procède-t-il ? Deux moyens sont à sa disposition. Soit le narrateur procède à un commentaire explicite : "Les Pharisiens, *pour le mettre à l'épreuve*, dirent à Jésus". Soit le narrateur use de ce qu'il est convenu d'appeler un commentaire implicite; on groupe sous ce vocable les procédés rhétoriques jouant sur un non-dit, à savoir la symbolique, l'ironie ou le malentendu. Le quatrième évangile est particulièrement friand de ce procédé d'écriture, qui présuppose un état de connivence avec le lecteur¹¹.

4. Trois exemples

On aura pu constater à quel point les procédés narratifs mis à jour à l'aide des outils sont révélateurs de l'établissement de parcours de sens. Je souhaite maintenant concrétiser l'apport de l'analyse narrative, en appliquant quatre procédures dans lesquelles la narratologie, de mon point de vue, permet un travail original sur le texte. Ces illustrations resteront, par la force des choses, sommaires. Elles concernent l'articulation des intrigues, le jeu des focalisation, la différenciation des instances narratives et la réévaluation du phénomène de redondance littéraire.

4.1 L'articulation des intrigues (Mc 5,21-43)

La séquence narrative de Mc 5,21-43 a retenu depuis longtemps l'attention des exégètes, du fait de sa structure complexe : le récit centré sur la réanimation de la fille de Jaïros (5,21-24.36-43) est interrompu en cours de route par l'épisode de la guérison de la femme à la perte de sang (Mc 5,25-34). Le texte présente donc le cas d'un micro-récit enchâssé dans une séquence narrative plus large. À la question de savoir ce qui fait l'unité de la séquence, l'exégèse répond fréquemment par le destin de femme des protagonistes et la récurrence du chiffre douze (5,25.42).

L'analyse narrative regarde de près la construction du texte : les deux intrigues s'articulent l'une sur l'autre; comme souvent dans le dispositif d'enchâssement, l'intrigue du récit intérieur est au service de l'intrigue du récit extérieur. En l'occurrence, le relèvement de la fille de Jaïros embraye narrativement sur le modèle de foi que représente la femme à la perte de sang (5,34 : "ta foi t'a sauvée"); dès lors, l'injonction

¹⁰ Nous devons à E. Struthers Malbon une étude exemplaire de la métaphorisation du cadre dans l'évangile de Marc, *Narrative Space and Mythic Meaning in Mark*, San Francisco, 1986.

¹¹ Le lecteur de Jean n'est pas dupe du malentendu auquel succombe Nicodème (Jn 3,4.9). Faire de la croix le lieu de l'élévation de Jésus est un procédé de l'ironie johannique, que l'évangéliste n'explicite jamais (Jn 3,14; 8,28; 12,32; etc.). Pour une étude de ce procédé d'écriture johannique, voir D. Marguerat, "L'évangile de Jean et son lecteur", in : CADIR, *Le temps de la lecture* (LeDiv 155), Paris, 1993, p. 305-324..

faite à Jaïros (5,36 : "ne crains pas, crois seulement") peut s'appuyer sur l'exemple que le récit vient de déployer.

La question n'est pas de savoir si Jaïros a ou non suivi la scène qui s'est déroulée entre Jésus et la femme; s'interroger en ces termes revient à reconstituer les faits narrés, et juger de la véracité du récit à partir d'une reconstitution historique. La narratologie déplace le problème au niveau du rapport narrateur-lecteur. L'information sur la foi de la femme a été livrée *au lecteur* dans les versets 28-34, si bien que l'enchaînement d'une intrigue sur l'autre peut se dérouler. En conséquence, on sera attentif au report du modèle de foi qu'orchestre le narrateur entre la femme à la perte de sang et l'homme chef de synagogue.

4.2 Le jeu des focalisations (Mc 5,25-34)

Restons sur le récit de guérison dont on vient de parler (5,25-34), pour observer comment opère le jeu des focalisations. Qui voit, dans ce récit ?

Le texte s'ouvre sur une focalisation zéro aux v. 26-27a : l'information fournie au lecteur sur le passé médical de la femme transgresse le cadre temporel du récit; elle émane du narrateur omniscient. Suit une cascade de focalisations internes, qui nous associent successivement à l'intériorité de la femme (v. 28 : "elle se dit"; v. 29b : "elle ressentit"), puis à l'intériorité de Jésus (v. 30a : "Jésus s'aperçut"). Les versets 30b-32a sont en focalisation externe, qui correspond à ce que tout spectateur pourrait observer (Jésus "se retourna... il disait..."; "ses disciples lui disaient... mais il regardait autour de lui"). Le texte revient aux focalisations internes sur Jésus (v. 32b : "pour voir") et sur la femme (v. 33a : "sachant ce qui lui était arrivé"), pour déboucher sur une focalisation externe : la femme dit toute la vérité et Jésus la déclare sauvée (v. 33b-34).

Cette extrême habileté du narrateur Marc ne laisse pas indifférent le narratologue, qui s'interroge sur l'effet de ces rapides changements de focalisations (Marc est un spécialiste du genre). On notera à quel point il est rare que le lecteur de l'évangile soit associé, comme ici, à l'intériorité de Jésus. Trois observations méritent d'être faites, qui font toucher du doigt la façon dont le dispositif narratif travaille à la construction du sens. a) Le lecteur est associé à deux intériorités (la femme et Jésus), dont les disciples sont privés; leur incompréhension (v. 31) ne relève pas de la sottise, mais signale l'anomalie d'une guérison obtenue (v. 29) et quittancée (v. 30a) dans le secret. b) La succession des focalisations internes et de la focalisation externe finale (v. 33b-34) signale comment s'inscrit narrativement la thématique du récit, qui est le passage du secret au public. c) L'expression forte "dire toute la vérité" (v. 33b) concrétise ce passage, sur lequel Jésus pose le nom de foi, qui est un passage de l'ordre du corps (v. 29) à l'ordre de la parole vraie (v. 34).

4.3 La différenciation des instances (Lc 7,1-10)

Le récit de la guérison de l'esclave du centurion (Lc 7,1-10) est étrange. De qui traite-t-il, en réalité : de l'esclave ou de son maître ? De l'esclave, le texte ne dit quasi rien, personne ne le plaint, et sa guérison ne sera même pas racontée (v. 10 : il est trouvé en bonne santé). Du centurion, le texte parle, mais sans qu'il soit jamais présent; il n'est jamais mis en face de Jésus, mais sa parole occupe le terrain narratif (v. 6-8; cf. v. 3). La présence du centurion est donc assurée par une médiation de parole, qui inscrit d'emblée le récit sous le thème du paradoxe absence/présence. Lc 7,1-10 est l'histoire d'une non-rencontre réussie par le biais d'un *logos*.

La médiation de parole est double, et c'est ici que je veux en venir. La première médiation (v. 4-5) est assurée par les notables juifs, qui s'expriment en leur nom, et parlent du centurion à la troisième personne. La seconde médiation (v. 6-8) est assurée par des amis, qui ne font que véhiculer le discours du centurion énoncé en "je" (le texte grec attribue très clairement ce discours au centurion : *legôn autô* v. 6b). Quel déplacement dénote ce changement d'instance narrative ?

Les notables plaident la cause du centurion auprès de Jésus (v. 4) : "il est digne que tu lui accordes cela". Sur quoi se fonde selon eux cette dignité ? Elle s'appuie sur le fait qu'il aime Israël et a construit une synagogue. Autrement dit : les notables statuent l'extériorité religieuse du centurion et balisent un champ symbolique de l'espace ; il est dehors, mais il s'est montré méritant en leur construisant un intérieur (la synagogue, lieu d'assemblée).

La seconde médiation de parole est assurée par ses amis (!), qui répercutent *son* discours aux versets 6b-8. Que dit-il ? Il affirme qu'il n'est *pas* digne (contre la parole des notables) de recevoir Jésus, mais il propose un moyen d'intervenir en faisant corrélation avec sa propre expérience de militaire. Le principe qu'il applique est celui de l'efficacité de la parole à distance.

Cette seconde médiation va permettre à Jésus de s'émerveiller de cette foi exemplaire (v. 9), dans un énoncé qui subvertit le champ symbolique de l'espace mis en place par les notables juifs : celui qui est extérieur s'avère plus "intérieur" du point de vue de la foi que ceux qui, par leur appartenance à Israël, sont à l'intérieur.

On aperçoit mieux comment, par ce fin glissement au niveau des instances narratives, le changement de discours s'est installé dans le récit.

4.4 Réévaluation du phénomène de redondance littéraire

Ce point mériterait à lui seul un long développement. Je me contenterai de suggérer les perspectives nouvelles et les promesses que l'analyse narrative ouvre en ce domaine.

Dans la critique littéraire classique, la redondance est identifiée comme un phénomène de doublet. La répétition du récit de multiplication des pains (Mc 6 et Mc 8) ou la triple description de la conversion de Paul à Damas (Ac 9, Ac 22 et Ac 26) sont considérées comme des aléas de la composition littéraire. La critique des sources applique à ce phénomène un traitement diachronique (quelles sources différentes expliquent cette apparition multiple ?) et un traitement comparatif (les divergences d'une version à l'autre s'expliquent par la contrainte exercée sur le narrateur par sa documentation). En tous les cas, la redondance est attribuée à une impéritie de l'auteur.

La perspective narratologique, allégée de tout souci généalogique, est diamétralement opposée. Elle taxe d'emblée la redondance de procédé narratif consciemment appliqué par le narrateur, sans spéculer sur la situation de contrainte ou de liberté de l'auteur face à ses sources. Une fois de plus, c'est l'effet exercé sur le lecteur qui, seul, intéresse les narratologues. Du coup, le changement d'optique peut être prometteur. On voit en effet l'analyse narrative poser les questions suivantes : quelle est la place, quel est le rôle de chaque émergence du récit dans l'intrigue du livre ? quels éléments introduits dans l'intrigue entre la première et la deuxième émergence modifient la compréhension du récit ? comment expliquer les différences d'une version à l'autre à partir du changement de protagonistes, ou à partir du changement d'auditoire dans l'histoire racontée ? quelle progression de l'intrigue explique ces différences ? comment le narrateur présuppose-t-il la connaissance du premier récit dans l'écriture de la seconde version ?

On l'a dit, toute lecture se définit par le questionnement qui la conduit devant le texte. Dans ce cas, et à mon avis de manière spectaculaire, le changement d'optique nous prépare une approche différente, plus empathique, de la façon dont le narrateur a voulu conduire son lecteur, sa lectrice, au travers du récit.

5. Conclusion : une évaluation herméneutique

Quatre remarques constitueront ma conclusion. Elles tentent de recueillir une évaluation herméneutique des possibilités ouvertes par l'analyse narrative.

Théologie et narrativité. L'analyse narrative nous permet d'apprécier comment une théologie se dit en narrativité. Méfions-nous du théologien qui, parce qu'il est lui-même un homme de parole, se fixe sur les énoncés discursifs et sous-estime le potentiel herméneutique du narratif; je dénonce là une tendance endémique de l'exégèse, qui fut à l'occasion durcie par la théologie dialectique. L'analyse narrative nous fait réaliser que la construction d'une intrigue, le dispositif d'un réseau de personnages ou la gestion de la temporalité sont autant d'indicateurs de l'intention théologique qu'un énoncé kérygmatic ou une confession de foi. C'est, à mon sens, rendre justice aux auteurs bibliques que s'instruire des outils dont ils ont usé pour construire leur récit, quand bien même la théorisation narratologique leur était étrangère. On commence à mesurer aujourd'hui le préjudice qu'a subi de ce fait la lecture de Luc-Actes, un écrit accusé de mauvaise théologie par des exégètes qui se sont limités à étudier les discours en négligeant la construction narrative de l'oeuvre !

La cohérence d'un auteur. Le déplacement du questionnement sur le texte, amené par l'analyse narrative, est de nature à renouveler l'approche de textes dont l'étude est encore dominée par la critique des sources. La lecture du quatrième évangile est un flagrant exemple. Alan Culpepper a magistralement ouvert une ligne de lecture narrative dans son livre désormais classique *Anatomy of the Fourth Gospel* (1983). Il s'agit maintenant d'aller plus loin. Il faut réexaminer la fonction du prologue (1,1-18) envers le corps de l'évangile à l'aide de la catégorie du pacte de lecture, par quoi le narrateur fait précéder le récit d'un para-texte qui en fournit la clef herméneutique¹². Il ne faut plus répéter le découpage des discours d'adieu en couches successives (ce travail, nécessaire, a été fait), mais poser l'hypothèse de relectures successives d'un discours par un autre au cœur même de l'évangile. Bref, il nous faut parvenir à intégrer les tensions et les fractures d'un récit au sein d'un modèle de relecture interprétative plutôt que dans un modèle de tension critique et d'hétérogénéité théologique.

Un appareil simple de lecture. L'analyse narrative offre un appareil de lecture et un métalangage qui ne sont pas d'une accablante technicité; les concepts essentiels ont été présentés ici; cette simplicité n'est pas un moindre avantage, et il faut avouer qu'on ne peut en dire autant de toutes les lectures. À cet appareil méthodologique, il manque encore, à mon avis, un dispositif de contrôle suffisamment précis, qui permette de juger l'adéquation de la lecture proposée. L'éternelle question de la vérité de la lecture reste posée, donc.

Je l'ai dit, l'analyse narrative ne peut se suffire à elle-même. Le fait qu'elle postule une complicité, une connivence entre auteur et lecteur, nécessite d'identifier sur quels codes culturels s'appuyait l'énonciation première du texte. Le recours à la critique historique s'annonce indispensable. Compte tenu de son orientation pragmatique, articuler l'analyse narrative à la critique historique ne fait pas problème, si l'on se souvient du schéma de

¹² On lira dans ce sens l'article de J. Zumstein, "Le Prologue, seuil du quatrième évangile", *RSR* 83, 1995, p. 217-239.

Jakobson. Ce que j'affirme d'une nécessaire articulation à la critique historique, en vue de reconstituer le contexte originel de communication de l'écrit, n'est pas soutenu par l'ensemble de la mouvance américaine du *narrative criticism*. Il me suffit, quant à moi, de constater que l'articulation est méthodologiquement possible. J'insiste : elle est, à mon sens, épistémologiquement indispensable.

Bibliographie

- J.-N ALETTI, *L'art de raconter Jésus Christ* (Parole de Dieu), Paris, Seuil, 1989.
- R. ALTER, *The Art of Biblical Narrative*, New York, Basic Books, 1981.
- A. BERLIN, *Poetics and Interpretation of Biblical Narrative*, Sheffield, Almond Press, 1983.
- W.C. BOOTH, *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, University of Chicago Press, 1983².
- Y. BOURQUIN, *La confession du centurion. Le Fils de Dieu en croix selon l'évangile de Marc*, Aubonne, éd. du Moulin, 1996.
- J. BRES, *La Narrativité* (Champs linguistiques), Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994.
- P. BÜHLER et J.-F. HABERMACHER, éd., *La narration. Quand le récit devient communication* (Lieux théologiques 12), Genève, Labor et Fides, 1988.
- S. CHATMAN, *Story and Discourse. Narrative Structure in Fiction and Film*, Ithaca, Cornell University Press, 1978.
- U. ECO, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985 (aussi en livre de poche).
- G. GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 62-273.
- W. ISER, *The Implied Reader. Patterns of Communication in Prose Fiction from Bunyan to Beckett*, Baltimore, Hopkins, 1974.
- V. JOUVE, *La lecture*, Paris, Hachette, 1993.
- D. MARGUERAT, *Le Dieu des premiers chrétiens* (Essais bibliques 16), Genève, Labor et Fides, 1993², p. 147-163 et 213-230.
- D. MARGUERAT, «La construction du lecteur par le texte (Marc et Matthieu)», in C. Focant éd., *The Synoptic Gospels. Source Criticism and the New Literary Criticism* (BETHL 110), Leuven, Leuven University Press, 1993, p. 239-262.
- M.A. POWELL, *What is Narrative Criticism ?* (Guides to Biblical Scholarship), Minneapolis, Fortress Press, 1990.
- P. RICŒUR, *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Seuil, 1983, 1984, 1985.
- J.L. SKA, "Our Fathers Have Told Us". *Introduction to the Analysis of Hebrew Narratives* (Subsidia biblica 13), Rome, Pontificio Istituto Biblico, 1990.
- J.L. SKA, «La "nouvelle critique" et l'exégèse anglo-saxonne», *RSR* 80, 1992, p. 29-53.
- M. STERNBERG, *The Poetics of Biblical Narrative. Ideological Literature and the Drama of Reading*, Bloomington, Indiana University Press, 1985.
- J. ZUMSTEIN, "Critique historique et critique littéraire", in : *Miettes exégétiques*, (Le Monde de la Bible 25), Labor et Fides, Genève, 1991, p. 51-62.